

Olivetti ou les vestiges d'une utopie.



La Serra, à Ivrea. Construit en 1971, l'édifice a la forme d'une machine à écrire. L'hôtel, l'auditorium et les cinémas sont à l'abandon, mais une partie du bâtiment a été réhabilitée en appartements.

Rarement un patron aura autant façonné une ville. Depuis 1933 et jusqu'à sa mort, en 1960, Adriano Olivetti, industriel progressiste et profondément européen, a fait d'Ivrea, au nord de l'Italie, la cité dont il rêvait. Un lieu architectural pétri de culture et d'humanisme, où cadres et ouvriers de sa florissante entreprise de matériel bureautique pouvaient s'épanouir. Aujourd'hui, les jeunes s'en vont, les bâtiments sont désertés et Ivrea est aux mains d'un maire adoubé par Matteo Salvini. Seule l'inscription, l'an passé, des anciennes usines au Patrimoine mondial de l'Unesco rappelle un âge d'or qu'une poignée d'investisseurs, d'artistes et d'intellectuels tente de raviver.

PAR MARGHERITA NASI ET AURELIANO TONET — PHOTOS FRANCESCA GARDINI

P

OUR UN PEU, ON N'Y VERRAIT QUE DU FEU. De loin, Ivrea – avec ses 20 000 habitants – ressemble à l'une de ces agglomérations monochromes, comme le nord de l'Italie en compte tant. Il faut s'approcher de la ville pour en saisir la singularité : de part et d'autre de la rivière, la Doire Baltée, deux Ivrea cohabitent. Rive droite, voici le quartier industriel, autour des anciennes usines Olivetti. On y produisait des machines à écrire fameuses, au siècle dernier. Cadres et ouvriers y logeaient côte à côte, non loin des équipements sociaux, culturels ou sportifs de l'entreprise. Souvent anguleux, parfois circulaires, toujours bordés par la nature, ces édifices sortent du lot : Le Corbusier disait de l'artère principale, la via Guglielmo Jervis, qu'elle était « *la plus belle du monde* ». Le site a été classé au Patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco, en juillet. Mais la plaque n'a pas encore été posée. En attendant son cuivre flambant neuf, les tons orangés, ici, témoignent des ravages du temps. Jaunies par l'hiver, de mauvaises herbes grignotent les briques de la fabrique originelle ; çà et là, les peintures se décatissent ; partout, la rouille gagne du terrain. Pas l'ombre d'un travailleur. Pas âme qui vive. Où diable ont-ils décampé ? En ces premiers jours de mars, vous les trouverez rive gauche, dans le centre historique. De ce côté-ci de la rivière, Ivrea vibre d'un roux autrement vif. Dans les ruelles qui serpentent jusqu'au château médiéval, des cadavres d'oranges s'amoncellent à perte de vue. Le pavé est pailleté de pulpe, d'écorce, de pépins. La bouillie ocre répand des relents âcres ; c'est tout juste si l'on perçoit les effluves du lard qui mijote dans les chaudrons des vendeurs ambulants. Depuis un gros millénaire, la petite cité piémontaise ne vit que pour son carnaval. Curieuse tambouille que cette fête-là. Née au Moyen Âge, pour protester contre le droit de cuissage. Modernisée sous Bonaparte, pour propager les idéaux de la Révolution française. Trois jours durant, on s'y couvre de bonnets phrygiens et d'uniformes

napoléoniens. Et, à bord du char de son quartier, on s'y balance des oranges, donc, avec une férocité sanguinaire.

Pour passer d'une rive à l'autre de la Doire Baltée, on emprunte le pont Adriano-Olivetti. C'est lui qui a fait rayonner l'entreprise familiale, dès qu'il a succédé à son père, Camillo, en 1933 ; et c'est sa mort, en 1960, qui a amorcé le lent déclin de la ville. Théoricien des ancrages communautaires, mais européen jusqu'au bout des ongles, l'homme a fait corps avec sa ville. Il a été tout à la fois un patron iconoclaste et un maire visionnaire. Ou vice et versa. On parlerait de lui aujourd'hui comme l'archétype du « progressiste ». Cela n'empêche pas les deux partis europhobes qui dominent le jeu politique transalpin, le Mouvement 5 étoiles et la Ligue, de se réclamer, sans vergogne, de son héritage. Le cofondateur du premier, Gianroberto Casaleggio, a travaillé plusieurs années comme informaticien chez Olivetti. Quant au chef du second, Matteo Salvini, il parsème ses discours de citations du patron philosophe. Quelques jours avant les municipales de juin 2018, Salvini était venu à Ivrea haranguer ses supporters devant La Serra, un édifice insolite en forme de machine à écrire. À sa construction, en 1971, elle abritait une piscine, un hôtel, un auditorium, des cinémas ; les concepteurs du Centre Pompidou s'en seraient inspirés. Désormais, certaines de ses cabines jaune et blanc servent de lieux de passes. Ce jour-là, le tribun brunâtre n'hésite pas à détourner le sens de l'évangile olivettien, *L'Ordre politique des communautés*, un ouvrage paru en 1945 : « *Je pense comme [Olivetti] à une Italie fondée sur les communautés !* », éructe Salvini. C'est un think tank d'extrême droite, Il Talebano, qui lui a soufflé la référence. Quitte à lui conférer d'insidieux accents xénophobes. Dans sa tombe, Adriano Olivetti s'en est probablement arraché les rares mèches que lui avait épargnées sa calvitie.

Car c'est bien une ville-monde, européenne évidemment, utopiste sûrement, que ce patron a imaginée et construite. À la fois industrielle et intellectuelle. Adriano Olivetti avait visité des chaînes de production fordistes, aux États-Unis ; il les trouvait aussi aliénantes que les usines qu'il avait découvertes en URSS. Lui prônait une troisième voie, spécifiquement européenne : une économie qui ne serait ni capitaliste ni communiste, mais pétrie d'humanités. Où le beau et le bon guideraient toute décision. Après le désastre de l'Holocauste, il fallait raviver ce que l'Europe avait enfanté de meilleur : les concepts de « raison », de « juste mesure » – *logos* et *mésotès* dans la langue d'Aristote, son auteur de chevet. « *Il pensait profondément que la culture rend meilleur*, précise son petit-fils, Beniamino de' Liguori Carino, aujourd'hui secrétaire général de la Fondation Adriano Olivetti, à Rome. *Voilà pourquoi il a nommé à des*

postes clés des poètes, des romanciers, des sociologues, des historiens... Certains furent chefs de la publicité, secrétaires généraux, voire DRH ! » Ivrea, sous sa férule, s'enivre de livres. Tenue par des anars notoires, la bibliothèque d'entreprise est régulièrement pillée par le personnel. Nulle sanction, au contraire : à chaque fois, la direction acquiert davantage d'ouvrages pour satisfaire la demande. À la cantine, ce sont des ténors des arts et des lettres, de Pier Paolo Pasolini à Vittorio Gassman, qui viennent discourir.

Pour les intellectuels étrangers aussi Ivrea est un havre. Lorsque les nazis ferment l'école du Bauhaus, en 1933, Olivetti recrute l'un de ses plus éminents designers, le Suisse Xanti Schawinsky. Quant au principal traducteur de Freud en Italie, Cesare Musatti, il chapeaute le centre de psychologie du travail d'Ivrea : pas un cadre olivettien qui ne soit passé, avant d'être embauché, par son divan. Si le souffle de la Mitteleuropa traverse l'entreprise, la démocratie chrétienne à la française n'est pas en reste. Les éditions maison traduisent les textes d'Emmanuel Mounier, de Simone Weil. Au point d'inspirer la politique sociale de la compagnie : des salaires supérieurs de 20 % aux minima de l'époque, neuf mois de congé maternité, aucun licenciement pendant des décennies, une mobilité interne qui permettait à des ouvriers de finir ingénieurs... « *À l'école Olivetti, dans les colonies de vacances Olivetti, dans les parcs Olivetti, les enfants se mêlaient, par-delà les classes sociales et les nationalités*, se souvient le DJ Daniele Gas, qui vit entre Berlin et Ivrea et a connu le succès, dans les années 1990, au côté de Gigi d'Agostino. *Mon père était ouvrier ; mon meilleur ami, le fils d'un ingénieur américain ; mon plus grand amour, la fille d'un dirigeant.* »

Aussi europhile fût-il, Adriano Olivetti n'en était pas moins italien. Le quartier qu'il fait édifier porte la marque de son temps : la plupart des architectes ont fait leurs armes au sein du courant dit « rationaliste », promu par le régime fasciste. Formes harmonieuses, matières imposantes... Ils puisent autant dans le classicisme de la Renaissance que dans la modernité de l'entre-deux-guerres. « *Adriano Olivetti ne peut être soupçonné de compromission*, affirme l'historien Marco Peroni. *Bien qu'encarté au parti fasciste, il s'engage très tôt dans la Résistance, avant de s'exiler en Suisse, en 1944.* » Le chercheur organise des visites d'Ivrea pour les fans d'archi. À chaque fois, il attire leur attention sur la taille raisonnable des bâtiments ; sur l'omniprésence, aussi, de jardins – les ouvriers, pour la plupart d'anciens paysans, étaient incités à ne pas perdre le lien avec la terre. « *On voit très distinctement où commence l'Italie, et où finit le rêve olivettien : la périphérie de la ville, typique du bétonnage d'après-guerre, est défigurée par de hautes barres d'immeubles*, déplore Marco Peroni.

De l'un des appartements de La Serra, avec vue sur le centre historique de la ville.



Olivetti tenait ces édifices en horreur. Une ville ni trop petite, ni trop grande, où cadres et ouvriers vivent ensemble, baignés de culture, en harmonie avec la nature : voilà, en quelques mots, comment se traduisait son concept de « communauté ».

Cette philosophie, le chantre de la troisième voix, élu maire d'Ivrea en 1956, tente de l'inculquer à ses compatriotes. En vain : la liste qu'il présente aux législatives, en 1958, recueille moins de 0,6 % des voix. Pris en grippe par les communistes, pour qui tout patron était suspect, Adriano était également haï par la Confindustria, l'équivalent italien du Medef. « *La famille Agnelli, propriétaire de Fiat, était issue d'une culture alpine militaire. Dans ses usines de Turin, le chef passait la journée à houspiller les ouvriers. Chez Olivetti, à 50 km de là, on avait le droit de tenir des*

assemblées, et les licenciements par repréailles n'existaient pas... C'était inouï », s'exclame le syndicaliste Alberto Tridente, dans le documentaire *In me non c'è che futuro*.

Peu après la mort d'Adriano, les nouveaux actionnaires d'Olivetti, aux premiers rangs desquels Fiat, prennent une décision funeste : l'abandon du département électronique. Trop onéreux, selon Vittorio Valletta, le patron du constructeur automobile, qui suggère de l'« *extirper comme un grain de beauté* » : la division est cédée à l'américain General Electric en 1964. Tant pis pour les ingénieurs qui ont planché sur le P-101, le premier ordinateur personnel de l'histoire : quand la NASA utilise leur bébé, pour la mission Apollo XI, il est déjà trop tard. « *En pleine guerre froide, les Américains craignaient que l'Italie et son puissant parti communiste développent une intelligence*

électronique ; en un sens, les successeurs d'Adriano leur ont rendu service », retrace Marco Peroni. En 1961, le plus brillant ingénieur d'Olivetti, Mario Tchou, meurt dans un mystérieux accident de la route. Un coup de la CIA, extrapolent certains de ses collaborateurs. Olivetti était l'Apple italien avant l'heure. Une filiation gravée dans l'architecture. Mieux encore que la boutique emblématique, place Saint-Marc, à Venise, dont les japoneries feraient pâlir bien des stores, ce legs se donne à voir au cœur d'Ivrea : Talponia, un arc de cercle tracé en 1969 pour accueillir des employés de passage à inspiré jusqu'au vertige le siège circulaire d'Apple en Californie. À partir de 1963, le designer Mario Bellini fait des étincelles chez Olivetti. Il refusera « sans regret » de travailler pour Steve Jobs : « *Chez Olivetti, on était* » (Suite page 50) •••



“En se donnant à des affairistes obnubilés par le profit, Olivetti a trahi son fondateur, et maudit son nom.”

Erri de Luca, écrivain



Page de gauche. En haut, le maire d'Ivrea Stefano Sertoli, sympathisant de la Ligue. À droite, à La Serra.

En bas, les bâtiments des anciens services dédiés aux salariés d'Olivetti (bibliothèque...), héberge aussi d'autres sociétés.



••• (Suite de la page 47) convaincu que la beauté sauverait le monde, comme disait Dostoïevski, raconte-il. Les ouvriers étaient investis d'une mission allant bien au-delà de la fonctionnalité de l'objet. De mon côté, je travaillais main dans la main avec les ingénieurs. Avec le temps, la fabrication a été délocalisée en Asie, je devais respecter plus de règles... Inexorablement, le groupe a périclité. Et avec lui, une certaine conception du design. »

En 1978, un proche des Agnelli, le Turinois Carlo De Benedetti, prend les rênes de la firme. Et accélère sa normalisation, au fil de montages hasardeux. « En se donnant à des affairistes obnubilés par le profit, Olivetti a trahi son fondateur, et maudit son nom », se désole Erri De Luca. L'écrivain napolitain, ex-ouvrier de la Fiat, s'est engagé publiquement pour que les anciens d'Olivetti, victimes de l'amiante, soient mieux dédommagés. Comme son confrère allemand Günter Grass, qui leur a dédié l'un de ses ultimes poèmes, il a longtemps écrit sur des machines piémontaises: « Je ne tape qu'avec les index, j'aime le bruit ouaté des touches, et celui de la sonnette qui annonce la fin de la course du chariot. » Aujourd'hui, Olivetti, n'est plus qu'une branche annexe de l'opérateur Telecom Italia. Ses effectifs sont passés de 75 000 à moins de 500 employés, majoritairement parqués dans un édifice maussade, en banlieue romaine. « On produit des caisses enregistreuses et des imprimantes "cloud based", ainsi que des "digital solutions" pour les "smart cities" », anglicise le porte-parole de la marque. Finie la poésie olivettienne.

Et pourtant, elle est encore là, cachée derrière les murs de la ville. « Ivrea est un endroit singulier, peuplé de frappadingues », juge Sergio Rizzo, qui y a grandi. Le vice-directeur du

quotidien *La Repubblica* évoque son cousin, ouvrier chez Olivetti: « Sa lubie, c'était les animaux. Il a eu des serpents, des singes, un puma, un lion, qui a fini par lui bouffer le matelas. Et même une léoparde, Aria. Un jour, elle s'est échappée, il était en chaîne de montage, j'ai dû aller la chercher partout dans la ville. » Le journaliste veut y lire un symbole de la fougue qui traverse encore Ivrea: « Adriano a inoculé une folie contagieuse. Si vous recensez toutes les personnalités créatives qui viennent d'ici, le ratio est impressionnant pour une ville de cette taille: des cadres de Google Italie, de la maison d'édition Einaudi... » Alberto Zambolin en fait partie. À Londres, en tant qu'analyste financier, il a amassé un petit pécule. Il a tenu à le réinvestir, avec une douzaine d'associés, là où a débuté l'utopie Olivetti, via Guglielmo Jervis. Dans les anciennes usines, sur 40 000 mètres carrés, il s'apprête à ouvrir un incubateur d'entreprises spécialisées dans « l'innovation sociale », en partenariat avec plusieurs universités européennes. Cet animal-là insiste sur le miel que continue de produire la ruche piémontaise: « Voyez-y un effet d'Olivetti ou du carnaval, mais il existe plus d'une centaine d'associations, bourdonne-t-il. C'est un tissu exceptionnel. » Gianmario Pilo, libraire et éditeur, renchérit: « Ivrea est une Ferrari aux roues dégonflées, mais ça reste une Ferrari. » En 2013, ce

gaillard au gabarit de panda a créé La Grande Invasione, un festival littéraire qui attire 30 000 personnes, début juin. Il se balade avec sa dernière publication, un manifeste collectif pour « une république d'Europe ». « Mon père, ouvrier, a découvert la littérature dans la bibliothèque Olivetti. Le nombre de librairies s'effondre partout, sauf à Ivrea: depuis que je suis né, il y en a sept. » Certes, mais dans quel état? Italo Cossavella, lui aussi, est libraire. Du genre atrabilaire. « Ivrea est devenue la ville la plus vieille de la région, maugrée-t-il. En quarante ans, nous avons perdu 7 000 habitants. J'avais dix salariés; je suis seul, aujourd'hui. » Dans les années 1980, c'est grâce à lui que The Smiths ou Nico ont chanté de ce côté-ci des Alpes. Ses initiatives récentes – des festivals de littérature latino ou d'anthropologie, la reprise d'un cinéma de quartier... – se sont toutes cassées les dents.

Au début des années 1970, Olivetti figurait parmi les quinze entreprises où les diplômés japonais rêvaient de travailler. Plus de quarante ans plus tard, le taux de chômage des moins de 25 ans, à Ivrea, dépasse les 30 %. La jeunesse, ici, c'est le collectif Ivreatronic qui s'en fait l'écho. Cheveux platine, survêts fluo et tronches de « teufeurs » décalqués, ces drôles d'oiseaux de nuit font baisser à eux seuls la moyenne d'âge de la ville. En 2016, la star de la bande, Cosmo, tourne un clip en pleine bataille d'oranges; depuis, des hordes juvéniles accourent à chaque carnaval, en quête de pulsations fortes. Dans un ou deux étés, ils espèrent rassembler 20 000 personnes lors d'un grand festival, sur les rives de la Doire. « Les zones industrielles sinistrées sont souvent fertiles pour les musiques électroniques: regardez Detroit, la Ruhr ou Ivrea, analyse Mattia Barro, qui a débuté sa carrière sous le nom de

“Tous nos parents, ou presque, travaillaient chez Olivetti. Allez savoir, notre élan communautaire, nos extravagances viennent peut-être de là.”

Mattia Barro, musicien



Page de gauche, des membres du collectif Ivreatronic (de gauche à droite, Fabio Fabio, Daniele Gas, Splendore, Cosmo et Enea Pascal).

La Talponia, dont l'architecture a inspiré celle du siège d'Apple en Californie. Le bâtiment, qui hébergeait des employés d'Olivetti de passage, a été transformé en appartements.

L'Orso (l'ours), et la poursuit sous celui de Splendore. *Tous nos parents, ou presque, travaillaient chez Olivetti. Allez savoir, notre élan communautaire, notre goût pour la belle ingénierie, nos extravagances viennent peut-être de là.* » À l'un de ses enfants, Cosmo a donné Adriano pour deuxième prénom. Un hommage au grand homme, admet-il de sa voix sensuelle: « Ma famille a émigré de Vénétie et de Campanie pour trouver du boulot... C'étaient de vrais cocos, bien énervés, faisant grâce à la moindre occasion... Mais ils tenaient en haute estime leur patron. » Marco Jacopo Bianchi, c'est son vrai nom, a 37 ans. Il a étudié la philo à Turin, enseigné l'histoire à des gamins en décrochage: « Je me suis longtemps tenu en retrait de la politique, par désenchantement et désinvolture, comme toute ma génération. Mais je me rends compte à quel point notre aventure est politique », lâche-t-il, les larmes aux yeux, dans le resto de sa femme – L'Aquila Nera (« L'Aigle noir »). Au premier tour, il a voté Stefano Sertoli, le candidat soutenu par Salvini.

« C'était pour la blague, un copain performeur figurait sur sa liste... » Depuis son élection, il ferraille contre les mesures de sécurité drastiques du maire, visant à réduire les comas éthyliques durant le carnaval. Son truc à Sertoli, c'est moins le logos que la logistique. De tous les candidats, il était le seul, fanfaronne-t-il, à défendre le projet d'ouverture d'un supermarché, près de la gare. « Ça apportera de l'emploi! », veut croire cet ex-gauchiste milanais, qui a fait carrière dans la presse sportive, en qualité de manager. « Ma coalition n'a rien de raciste, défend-il. Elle vise d'abord à redynamiser la ville, que la gauche avait laissée dépérir! » Quand on évoque le délabrement du patrimoine olivettien, sa faconde se tarit subitement: « Comment mettre en valeur ces trésors? La majorité des bâtiments appartient à des entreprises ou des particuliers... », élude l'élu. Bien sûr, il regrette qu'il soit si compliqué de visiter une splendeur telle que le Palais des Offices, ses escaliers de marbre et

de bois, son puits de lumière alvéolée. Mais les projets fourmillent, assure-t-il. Stefano Boeri, un architecte milanais célèbre pour ses tours végétales, travaille sur le nouveau plan d'urbanisme de la ville. « Et on parle de constituer un pôle muséal, dans les usines historiques... » Avec une douzaine d'associés, Sertoli vient d'en transformer une portion en club de gym, spa, institut de beauté et restaurant. Là où ses rivaux du Mouvement 5 étoiles organisent depuis 2017 un symposium annuel de futurologie... « Les terrains de tennis d'Adriano sont à l'abandon, soupire-t-il, pourquoi ne pas y ouvrir un centre sportif? Les jeunes en crèvent d'envie. » Comme chaque année, le carnaval s'achève sur un rituel: les « Funérailles », suivies du « Mercredi des cendres », qui marque le début du carême. « Voilà ce qui reste de l'esprit olivettien: des braises, qui virevoltent Dieu sait où », s'élance le maire. Son regard est à leur image – il enjambe le pont Olivetti, puis se perd dans le lointain. ☺